

# Le périlleux métier des démineuses du Mozambique

lundi 04 avril 2011



Le 4 avril a été choisi comme journée internationale de lutte contre les mines. Au Mozambique, le métier de démineur est aussi exercé par des femmes.

Marc Mahuzier

**Vingt-cinq ans de lutte pour l'indépendance, puis de guerre civile, avaient fait du Mozambique un des pays les plus minés au monde. Depuis douze ans, l'ONG Handicap International contribue à dépolluer le sol de cette ancienne colonie portugaise. Pour la première fois, elle emploie des femmes dont la méticulosité et la prudence font merveille dans cette activité où l'on risque sa peau à tout moment.**

Mozambique. De notre envoyé spécial

C'est un petit sentier qui s'enfonce dans les hautes herbes et les buissons d'acacias. La trace est à peine visible.

En 1986, quand le village de Machanica a été occupé par l'armée régulière, les soldats ont placé des dizaines de mines contre la guérilla. Les rebelles ont fini par gagner, la paix est revenue, les mines sont restées. Où ? Plus personne ne le sait. Depuis, pas un habitant ne se risque à emprunter ce raccourci pourtant commode entre la grande route nationale et les champs de manioc et de maïs, à l'ouest de cette bourgade de quelques dizaines de huttes dispersées dans le bush.

Ce jeudi matin, ils sont treize à l'oeuvre pour tenter de localiser, sous la terre, les sournois engins. Quatre hommes et neuf femmes : les démineuses du Mozambique, sans doute les seules au monde à pratiquer ce périlleux métier. Leur employeur est

l'ONG Handicap International qui, depuis 1998, participe à la dépollution de l'ancienne colonie portugaise. Dix ans de guerre d'indépendance, de 1964 à 1974, puis quinze ans de guerre civile en ont fait un des pays les plus minés de la planète.

**« On a simplement indiqué sur nos annonces de recrutement que les candidatures féminines étaient les bienvenues. Elles ont afflué »,** raconte Aderito de Jesus Ismael, responsable du programme. **Avantage des femmes ? « Elles ne perdent jamais conscience du danger. Après six mois, les hommes ont tendance à se montrer trop sûrs d'eux. »**

Fatima est l'une d'elles. 26 ans, un enfant, pas de mari. Elle a pris ce job où l'on risque sa peau parce qu'il faut bien vivre. Le salaire (150 € par mois) est correct pour le pays où 85 % de la population vit avec moins d'un dollar par jour. Mais elle le juge insuffisant par rapport aux risques encourus. Comme les autres, elle a suivi un mois de formation, puis est arrivé le grand jour. **« Ce n'est pas là que j'ai eu le plus peur, mais quand j'ai trouvé ma première mine. J'avais une trouille pas possible. En même temps je me disais : Ça y est, ma fille, tu es une vraie pro. »**

Toutes portent le même uniforme : veste avec protections en kevlar, casque à bulle en plexiglas et gants renforcés. Sur les 43 000 m<sup>2</sup> de la zone de Machanica, 41 000 ont déjà été nettoyés, depuis la mi-novembre.

Si la 'poêle à frire' fait « ooouutttt »...

Les femmes en bleu ont trouvé une mine antipersonnel à fragmentation, une mine antigroupe et une grenade. Encore quelques jours et le chantier sera terminé. Près d'un endroit ombragé par des manguiers, Rosa Maria vient de délimiter un espace d'un m<sup>2</sup> à l'aide de bâtons peints en blanc. À genoux, elle a d'abord passé un mince crochet métallique à travers les herbes. **« Pour vérifier s'il n'y a pas un fil actionnant une grenade »,** explique Aderito. Armée d'un sécateur, elle entreprend ensuite de ratiboiser son petit carré, coupant les herbes par le haut, puis descendant.

La jeune femme procède avec une délicatesse de dentellière. Quand le sol est à peu près net, vient le moment de passer le détecteur, la 'poêle à frire' dont le « tchic-tchic » se transformera en un « ooouutttt » persistant s'il sent la présence de métal sous la terre. Elle terminera en retournant la terre à la truelle sans rien céder de sa prudence car les mines sont des saloperies, les Chinoises surtout, presque entièrement en plastique.

3 m<sup>2</sup> par heure, six heures par jour, avec des pauses toutes les vingt minutes. Le déminage est un travail de bénédictin réalisé à la vitesse d'un escargot paranoïaque. Le danger ? **« Bien sûr, on y pense. Mais le plus pénible, c'est la chaleur sous le casque et la visière »,** dit Beatriz. En quinze ans de déminage au Mozambique, Handicap International ne déplore qu'un accident. L'an dernier, dans un village voisin, un homme a sauté sur un engin et a perdu une jambe et un pied.

Milieu d'après-midi, c'est le retour au camp, en pleine brousse. Pas d'eau courante ni d'électricité. Les conditions de vie sont spartiates. Chacune attend avec impatience les prochains congés : quatre jours tous les dix jours de travail. La semaine prochaine, les démineuses ouvriront un nouveau chantier.

Le Mozambique s'est promis de terminer le déminage de tout son territoire en 2014. Le coût est élevé, 2 \$ le m<sup>2</sup> et il en reste douze millions à dépolluer. « **C'est essentiel pour le développement du tourisme, de l'agriculture. Avec les mines, les investisseurs hésitent à venir** », explique le Breton Emmanuel Mounier, responsable des opérations pour le sud du pays. « **On restera jusqu'au bout** », assure avec une pointe de fierté MariaTeresa.

Marc MAHUZIER.